

Les enfants d'immigrés : une proie pour le milieu d'accueil ? [Textes et poèmes d'enfants algériens et marocains recueillis par Dominique Barré]

Barré D.

Migrations méditerranéennes

Paris : CIHEAM
Options Méditerranéennes; n. 22

1973
pages 87-89

Article available on line / Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://om.ciheam.org/article.php?IDPDF=CI010553>

To cite this article / Pour citer cet article

Barré D. Les enfants d'immigrés : une proie pour le milieu d'accueil ? [Textes et poèmes d'enfants algériens et marocains recueillis par Dominique Barré]. *Migrations méditerranéennes*. Paris : CIHEAM, 1973. p. 87-89 (Options Méditerranéennes; n. 22)



<http://www.ciheam.org/>
<http://om.ciheam.org/>

On peut lire une abondante littérature sur l'impérialisme économique auquel est soumis le travailleur migrant. On connaît relativement bien aussi les effets sociaux de son déracinement et ses rapports avec la société d'accueil. Mais on a beaucoup plus de mal à saisir les effets de l'impérialisme culturel sur les enfants d'immigrés, faciles victimes, pour qui l'avenir est plein d'incertitude.

Les enfants d'immigrés : une proie pour le milieu d'accueil?

*Textes et poèmes d'enfants algériens et marocains recueillis
par Dominique BARRÉ.*

« Les hommes d'Europe oublient la proie des êtres pour la fumée de puissance, la misère des banlieues pour une cité radieuse, la justice quotidienne pour une vaine terre promise. »

(Albert Camus. - *L'Homme Révolté*)

*Déracinement, désarroi, voire emprise sociale ou culturelle, tel est le lot des migrants dans le pays qui est sensé les accueillir. L'isolement dans le travail, les conditions quotidiennes de vie, la situation économique pourraient laisser penser que ceux qui ont quitté leur pays sont une pâte facile à remuer pour le monde industrialisé. Cette vulnérabilité pourrait être accrue encore chez les enfants, en raison de la période d'éveil culturel intense qui marque leur âge et sans doute des plus grandes sollicitations dont ils sont victimes. Il n'en est rien, en apparence. Cette « misère des banlieues » et cette « injustice quotidienne » dont Albert Camus parle dans *L'Homme Révolté*, beaucoup de jeunes Nord-Africains de dix à quinze ans environ en ont pris aujourd'hui conscience. N'est-ce pas en un certain sens rassurant de voir sous la plume d'un jeune Algérien de quinze ans, en France pourtant depuis neuf ans :*

Je n'oublie pas que dans
Mes veines circule du sang algérien
Et non du sang d'Européen...

Il sera ici question surtout des enfants maghrébins de la banlieue parisienne, entassés à sept ou huit dans une même pièce, transplantation malheureuse de leur village dont certains ont cependant bien conscience qu'il ne représentait pas une condition économique plus enviable. Mais même parmi ceux qui ont pu bénéficier récemment des programmes de relogement, on note toujours leur conscience de déraciné, et matériellement ils sont plus ou moins tenus en marge de la société sensée les accueillir. Les enfants eux-mêmes prononcent le mot de camp et ont bien remarqué le grillage qui entoure leur cité, même s'il n'a pas toujours été installé dans le seul but de les isoler.

Mais la réaction globale des enfants est très différente s'il s'agit de ceux qui sont nés dans leur pays d'origine ou s'il s'agit de ceux qui sont nés en France. Pour les premiers, c'est le vœu d'y retourner qui l'emporte :

Ce qui me retient : ...
 C'est toute une histoire :
 Quand je rôde sur les trottoirs,
 Je pense retourner un jour
 Au pays, lui dire bonjour.
 Là-bas, j'ai une famille qui m'attend
 Et voudrait me voir quelque temps.
 Je prendrai les itinéraires impérissables
 Et je marcherai sur le sable
 De la nouvelle plage écumeuse
 Quand le vent souffle très fort
 Et quand les vagues de la mer s'agitent.
 Je vais rentrer aussi vite
 Que je peux, voir le port
 De la ville fleurie et déserte.
 Je voudrais bien retourner là-bas
 Un jour d'été ensoleillé.

Ahmed. 13 ans.

Ce vœu dépasse la simple nostalgie. C'est presque la mauvaise conscience d'être ou d'avoir été infidèle à son pays.

NOUVEAU MONDE

J'avais découvert pour la première fois
 Un nouveau pays au mois
 De juin soixante-quatre.
 Après m'avoir essuyé les larmes
 Qui coulaient encore de mes yeux,
 J'avais, tout en regardant
 Par les carreaux du taxi,
 Découvert la grande ville : Paris.
 La maison que j'habitais me faisait peur.

De ces grands trous noirs dans les murs,
 A la porte, je sentais une odeur
 De feuilles moisies et d'humidité.
 Presque chaque semaine, je recevais
 Une lettre de mon pays qui me faisait pleurer.
 Un an après, j'avais pris toutes les habitudes
 de ce nouveau monde que j'avais,
 Sans me rendre compte, découvert.
 Je sentais en moi grandir une âme d'étranger,
 Et quand je pense à cela, j'ai mal à la tête,
 Mal au cœur, mal aux pieds.

Ahmed KHELOUFI, 15 ans.

Au contraire, pour les autres, nés en France, le passé culturel ne repose sur rien de vécu, même s'ils sont entretenus dans le souvenir imaginaire de leur pays par leurs parents et même si, à l'occasion, ils ont pu aller en prendre connaissance. Leur pays est une lointaine utopie, mais trop lointaine pour être accessible. On note chez eux le désir pragmatique, immédiat de s'intégrer le moins mal possible à la société qui les reçoit. Ils acceptent de suivre les cours d'Arabe mais sont plutôt prêts, inconsciemment, à s'engager dans la course aux diplômes français. Cette intégration n'est-elle que superficielle ? Bien sûr, ce n'est pas le fait d'aller en classe de neige qui est un indice d'assimilation. Mais les sursauts du genre de celui-ci :

... dans ces pays lointains, je voudrais partir
 vivre heureux et ne jamais revenir...

n'est-il pas plus qu'un désir de fuite ? Est-ce vraiment toujours la pérennité de la conscience de son origine ?

C'est au fond là tout le drame des enfants d'immigrés, beaucoup plus marqué et plein d'incertitude pour l'avenir que chez leur père. Ils se sentent « nulle part » : insuffisamment attachés à leur milieu d'origine, et mal armés pour pénétrer dans le milieu d'accueil. En effet d'une part, ils ont acquis à l'école, au contact des petits Français, des instruments particuliers de jugement sur leur condition de vie qui, à beaucoup d'égards, les incitent à rejeter le milieu originel. Peu à peu ils prennent conscience de l'état d'infériorité économique de leur situation qui dans bien des cas s'exprime par un mépris refoulé de leurs familles, de leurs parents. D'autre part, outre les difficultés de langue, de culture, aggravées par les retards fréquents dans la scolarité, ils ont conscience de ne pouvoir acquérir qu'avec peine, sinon jamais, un statut social qui soit l'égal de leurs camarades d'école, voire de lycée, français eux.

Les enfants d'émigrés, les enfants de « nulle part », les déracinés de demain ?